

Au Labrador --- Vent du Nord Un climat mortel

Le Labrador est peut-être le pays de la terre le moins propice à la colonisation. Il suffit d'y passer un hiver pour avoir la clé de l'énigme. Le Labrador, pays essentiellement plat, est balayé dans toute son étendue par les vents du nord. Le froid y est donc extrême.

En outre, les eaux n'ayant pas d'écoulement, le sol est éminemment marécageux, et le climat, durant la saison chaude, est mortel pour les Européens. L'hiver, c'est un autre péril qui se présente. A ce point de vue, je puis parler en connaissance de cause, puisque le seul séjour que j'aie fait au Labrador s'écoula de novembre à la fin de mars, il y a quelque sept ou huit ans.

C'était le 21 mars. Attaché à une exploration minéralogique, je me trouvais à quelque distance du cap Chidley (ou Chidleigh, comme l'orthographient les atlas français, je ne sais pourquoi). Pour avoir manqué le dernier paquebot qui nous eût ramenés à Saint-Jean-de-Terre-Neuve avant la formation de la banquise, nous avions dû hiverner dans un misérable village appelé Hebron.

Mon plaisir était de m'aventurer aussi loin que possible sur le "pack", sur la banquise, pour guetter les pêcheurs de phoques. Accroupis près d'un trou scié dans l'épaisseur de la glace, abrités contre le vent du pôle par un petit mur de neige, ils attendaient, le harpon en main, que le phoque vînt respirer.

Rapide comme l'éclair, le fer s'enfonçait dans le corps de l'amphibie, qui, poussant un gémissement plaintif, aux sonorités humaines, disparaissait dans un remous d'eau teintée de sang, pour réapparaître quelques minutes plus tard, ramené par la corde du harpon.

Ce matin-là, vers dix heures, comme je m'éloignais du village, un vieux pêcheur d'origine franco-canadienne m'avertit qu'il y avait danger à s'aventurer sur la banquise.

—Le temps s'est bien radouci, m'sieur, vous savez! La glace, elle a dû se ramincir, tel que je vous le dis, m'sieur; en plus de cela, y a eu gros temps au large, et la glace, elle pourrait bien s'être fendillée.

—Merci du conseil, monsieur Périn. Mais alors pourquoi ces jeunes gens là-bas s'engagent-ils sur la glace? Ne vont-ils pas à la pêche au phoque, comme d'habitude?

—Ça ne veut pas dire nonobstant qu'ils vont revenir, m'sieur! Je vous assure qu'ils pourraient le regretter, les gars au père Mac Kreigh!

Mais c'est jeune, ça ne veut pas vous écouter les conseils des vieux du "choré" (du rivage du Labrador). Comme si deux peaux de chrétiens ne valaient pas mieux qu'une peau de "sille" (phoque), je vous le demande, m'sieur!

Je prêtai l'oreille au pittoresque parler du vieux Canadien, lorsqu'un cri terrible ramena mes regards vers la banquise: où étaient passés les fils Mac Kreigh? A l'instant, je voyais leurs bonnets de fourrure noire, leurs pèlerines, leurs bottes, se détacher sur la glace, à deux cents mètres au plus de la rive...

—Ils ont chuté dans l'eau! Les pauvres gars!

Aux cris de M. Périn, Mac Kreigh était accouru au seuil de sa maison. Comprenant ce qui se passait, il rentrait précipitamment et ressortait avec une longue ligne de pêche que, tout en courant, il se ficelait sous les aisselles. Sa

filles, une robuste Ecossaise d'une vingtaine d'années, courait à côté de lui.

—"Where are they?" Où sont-ils? criait-il, sans s'arrêter.

Nos bras tendus lui indiquaient la direction, et il hâta sa course. Du monticule, où nous étions allés nous poster, nous distinguions maintenant un trou large de cinq à six mètres qui s'était produit brusquement dans la banquise au passage des deux jeunes gens.

—Heureusement, ils savent nager! murmurai-je, pour rompre le silence, qui devenait angoissant.

—Nager! Pourquoi saurions-nous nager? répliqua Périn en ôtant, de sa bouche dégarnie la pipe de terre. Vous voyez, m'sieur. L'heure de chacun vient en son temps, et n'y a rien à faire. Et puisse, allez-y donc nager dans c'te eau-ci qu'est plutôt de la glace que de l'eau!

Toujours la vieille superstition de nos marins



Tugmena, jeune Igorrote qui a épousé le guerrier Bocasso

français, qui sont d'avis qu'un naufragé qui sait nager ne fait que prolonger son agonie!

Cependant, Mac Kreigh, un homme de haute taille, d'une quarantaine d'années à en juger par son apparence robuste, était parvenu à l'origine du trou. Sa fille, tenant l'extrémité de la ficelle, était restée à dix mètres en arrière, couchée tout de son long sur la glace, à plat ventre.

Sans une seconde d'hésitation, le pêcheur disparaissait dans l'eau glacée, et les coeurs des assistants battirent plus fort. Serait-il seul à revenir? La mer le rendrait-elle à la pauvre jeune fille, qui, de ses yeux éplorés, guettait le trou béant?

—Le voici! Hourrah! Bravo! ont crié les assistants, qui déjà sautent de joie.

En effet, l'héroïque pêcheur a dressé au-dessus de l'eau sa tête ruisselante. Il porte dans ses

bras un corps inanimé, que des compagnons qui ont rampé jusque-là à plat ventre l'aident à hisser sur la glace.

On veut lui faire avaler un cordial. Il ne prend même pas le temps de refuser d'un geste! De nouveau, il a disparu, à la recherche de l'autre fils...

Il le ramena, lui aussi. Mais c'est en vain que les deux corps, transportés aussitôt dans la maison la plus proche, furent frottés et massés pendant une heure; l'héroïsme du père n'avait abouti qu'à retirer de l'eau deux cadavres...

Ah! cette journée du 21 mars! Les habitants de Hebron se souviendront longtemps de cette journée fatale. Ils pourront la marquer d'une croix noire!

Le drame que je viens de narrer s'était déroulé si rapidement, qu'à l'autre bout du village les pêcheurs et leurs familles ne savaient pas encore ce qui s'était passé. D'ailleurs, un promontoire de roches les isolait des autres maisons, leur cachant tout au moins la vue de la petite anse où leurs deux compatriotes venaient de trouver la mort.

C'est ce qui explique que deux hommes, sans soupçonner le danger que présentait maintenant la glace, étaient partis dans leur "komatik" (traîneau à chiens) au moment même où Mac Kreigh retirait de l'eau le second cadavre. Leur intention était de traverser un bras de mer pour aller couper du bois à brûler dans une île voisine.

Les premiers pêcheurs qui les aperçoivent leur crient de rebrousser chemin; mais il est déjà trop tard. La glace cède sous le poids du véhicule; hommes, chiens, traîneau, tout disparaît sous l'eau, devant les spectateurs horrifiés.

Courir à leur secours, c'est aller à une mort certaine! Mais le cri d'agonie des deux hommes, au moment où ils disparaissaient dans l'abîme, est parvenu jusqu'à l'extrémité du village. La soeur d'un des avertissements éperdus de la foule.

—"For God's sake!" Pour l'amour de Dieu! N'approchez pas du trou!

L'une des deux victimes a pu sans doute se dégager du traîneau sombré et des rênes: c'est précisément le frère de la jeune femme. On le voit se cramponner désespérément au rebord du trou; mais ses efforts sont vains: ses vêtements, alourdis par l'eau, l'empêchent de se hisser sur la glace. Aura-t-il la force de maintenir sa tête hors de l'eau, jusqu'à ce qu'arrivent les secours qu'on organise?...
—Arrêtez! N'allez pas plus loin!

La jeune femme a continué sa course sur la glace, qui se craquèle

autour d'elle. Elle a compris qu'en courant ainsi, elle hâterait la désagrégation de la banquise; et ce serait causer la mort de son frère, la sienne aussi. Couchée à plat ventre, elle rampe lentement vers le trou, si lentement, qu'elle emploie plusieurs minutes pour franchir les trois ou quatre mètres qui la séparent du malheureux.

Enfin, la voici au but. Il était temps! Le froid intense triomphait déjà de l'énergie vitale du pêcheur; ses doigts glissaient sur la glace. Et elle étend les bras, saisit l'une des mains de son frère dans les siennes. Et, sans un mouvement, ils attendent..., ils attendent que le léger canot lancé sur la glace par un ami dévoué vienne les arracher à l'étreinte de la mort...

Et ce fut grâce au dévouement de l'héroïque jeune femme que la banquise ne fit, ce jour-là, que trois victimes, au lieu de quatre...